

Éditorial

Face à ce qui nous échappe, que nous ne comprenons pas, souvent les mots nous manquent. La tentation est alors forte, et la tendance fréquente, de ramener cet inconnu à des références existantes. D'utiliser des mots, des concepts, au risque d'enfermer tant il nous est difficile de rester dans l'observation, le constat, la réalité telle qu'elle est. Accompagner des personnes en souffrance psychique, dont le fonctionnement et le comportement ne correspondent pas à nos normes et à nos habitudes, qui peuvent être susceptibles de «sauter d'un immeuble parce que des voix vous disent de le faire» (pp. 91-92) n'échappe pas à cette tendance. Ainsi l'expression «maladie mentale» a-t-elle été employée, en référence à la maladie physique. Mais est-elle seulement justifiée? Correspond-elle à une réalité des personnes? Et peut-on faire autrement que de l'utiliser?

Le débat est loin d'être épuisé, et les arguments séduisants, entre ceux qui disent que, pour les personnes qui en souffrent, «la maladie a besoin d'un nom, elle mérite d'avoir un mot [...], en reconnaissance de ce qu'elles ont déjà vécu» (p. 89) et ceux qui rappellent que «les dénominations des 'troubles' psychologiques sont des vocables pour les théories et non des appellations de choses qui existent dans la nature» (p. 67). La question première se situe cependant peut-être moins au niveau du recours à un certain vocabulaire qu'à celui des intentions sous-jacentes. S'il s'agit d'une volonté de classification, quels en sont les motifs profonds? Est-ce là la recherche d'une meilleure compétence dans l'accompagnement des personnes, ou un besoin de se rassurer, de se raccrocher à des mots définis face à une réalité mouvante et floue?

De même dans les échanges entre professionnels, s'agit-il de se rassurer en partageant un langage commun sur les personnes, en maintenant une position d'expert, ou est-il possible d'accepter que le professionnel est partie prenante de toute «relation soignante»? Combien parviennent à se remettre en question, qui plus est aux yeux de leurs pairs? À savoir que, confronté à la différence, ils font face à un défi intérieur: «ce fut aussi l'un des thèmes de supervision, de vérifier ce qui se passait alors en moi et le défi que cela représentait pour moi» (p. 50).

Dans des situations difficiles, peur de l'échec et volonté de réussir seront la plupart du temps contre-productifs. C'est à savoir, au minimum, à défaut de pouvoir toujours y remédier. Si les intentions des soignants sont louables, cela ne signifie pas qu'ils parviendront à les vivre et à les exprimer véritablement dans leur pratique. Il est à ce propos intéressant de constater que, si de nombreuses recherches existent dans le domaine de la psychothérapie, «la structure intentionnelle des interventions des thérapeutes a pour sa part fait l'objet de fort peu d'attention, sans doute insuffisamment» (p. 6). Pourtant, bien identifier ce que communiquent les soignants, dans leurs paroles comme dans leur être, est ce qui permet de comprendre les messages que reçoivent les soignés – qu'ils ne conscientiseront que rarement mais auxquels cependant ils réagiront. Ces messages seront fort différents selon qu'il proviennent d'un «langage du désordre et du déficit» ou d'un «un modèle de potentiel» (p. 29), d'un professionnel qui estime que c'est à lui «d'entrer dans son monde [de l'autre]» ou au contraire qu'il se doit de «gagner le droit à ce [qu'il] m'invite dans son monde intérieur» (p. 50).

«Changer ainsi les termes de la thérapie a des implications importantes. Cela modifie notre façon de penser ce que nous faisons» (p. 31). Cela modifie également, pour les personnes dont nous nous occupons et qui souvent ont déjà connu souffrance et incompréhension dans leurs relations, l'atmosphère humaine et la qualité relationnelle qu'elles vont vivre avec nous, dans leur parcours de compréhension ou de reconstruction d'elles-mêmes. Les mots, comme les intentions et les manières d'être, ont toujours un impact considérable dans la relation humaine. Lorsque celle-ci se veut thérapeutique, ou soignante, il devient essentiel que cette réalité soit considérée avec la plus grande attention.

Jean-Marc Randin